

démarrer le camion par des froids en dessous de zéro et nous transportions la marchandise pour aller la rendre chez nos clients réguliers à Québec, nous retournions le samedi et arrivions à la maison souvent tard dans la soirée quand les chemins n'étaient pas beaux. Mes frères ont aussi aidé papa à faire ce trajet, Raymond et ensuite Adrien qui s'est marié la même année que moi à la fin d'octobre 1939, ils sont restés sur la ferme jusqu'en automne 1941, sa femme Sordie Lagacé une acadienne de Edmundton, Nouveau-Brunswick n'aimait pas le travail de la ferme et ils vinrent s'installer à Québec, lui travaillant comme mécanicien dans un garage, plus tard il a ouvert sa propre Station Service Irving à Ste. Joy avec l'aide de son épouse et il a abandonné son commerce en septembre 1979 pour prendre sa retraite et puis d'un repos bien mérité.

Révis, été 2006.

L'ÉVOLUTION QUE J'AI CONNUE

Cette année 2006 marque le 100^e anniversaire de mariage de nos parents le 26 fév 1906. Heureuse coïncidence, le fils aîné de Raymond, Serge, qui a accepté de recueillir les archives de famille détenues par notre frère aîné Philippe Auguste jusqu'à son décès en 2002, nous a rendu visite avec son épouse Diane le 10 avril dernier. À cette occasion, il m'a confié l'original de ce labor genealogique, institué par sa mère Ste-Héloïse à la requête de l'oncle Ernest. Commencé le 8 janvier 1934, elle en a écrit l'introduction et plusieurs des enfants d'Éléonore y ont noté leurs souvenirs. Charles-Émile, son épouse Belgémise, sa sœur Marie

Je la visitation, (Élie), Ernest, sa femme Solange, Zœur Marie-Denise (Fridoline) quelques notes additionnelles d'Ernest transcrites par notre frère Gilles, papa et Philippe-Agathe pour finir. J'engage une demande d'y inscrire après ces membres de la famille, l'ensemble des changements qui se sont produits au cours des années pendant lesquelles j'ai vécu et dont j'ai été témoin.

Je m'acquiesce donc de ce mandat avec la conscience de devoir informer le plus adéquatement possible les générations qui vont suivre de ce qui s'est fait depuis un siècle. Mon texte n'est pas un traité d'histoire ni un ouvrage technique mais plutôt un recueil de certains événements plus marquants, relatés en termes généraux.

Deuxième enfant de Victorien et Laura, je suis né le 6 juillet 1921 à Saint-Antoine-de-Tilly dans la maison bâtie par Égérie en 1880 sur le domaine ancestral concédé à Vincent Gesteau le 14 mars 1684. Mon arrivée en ce monde s'est déroulée au milieu d'un feu qui se vivait dans la partie ouest de la terre de la Plaine que papa avait dû chasser pour agrandir l'espace cultivable. Avec mes frères et des voisins, des équipes s'étaient formées pour maîtriser cet incendie qui courait sous terre, alimenté par la couche de résidus de végétation qui s'y était accumulée au cours des ans. Finalement, mon oncle a fait distribuer des annales de Sainte-Anne autour du champ et le feu s'est arrêté quand elles ont été à moitié consumées.

À ce qu'on m'a dit, la sage-femme était Mme Zotique Beaudet, épouse du menuisier (Elisabeth ou Lisa Laramée), marraine de mon oncle et cousine germaine de notre grand-père Siméon Harrother.

Nous avons donc des liens de parenté assez étroits avec cette famille Beaudet.

Maman a rendu les mêmes services à plusieurs reprises dans le voisinage. À cette époque, toutes les femmes accouchaient à la maison sans l'aide d'un médecin, en tant que dans notre arrondissement.

Après le baptême, on m'a donné les noms de Joseph Eugénie René, mais c'est le dernier qui a été retenu dans la vie courante. Après des études à l'école primaire, dans les Fonds et à l'école modèle du village, je suis entrée à 15 ans comme pensionnaire au Collège de Lévis pour suivre un cours classique au collège de la même ville. Après 20 ans, j'en suis ressortie bachelier es arts, en juin 1943 pour ensuite obtenir un baccalauréat en Sciences Sociales de l'Université Laval en mai 1946. À l'été de la même année, j'ai commencé une carrière dans la Curia paroissiale des Regardins où j'ai occupé des postes à divers degrés de responsabilité jusqu'à ma retraite définitive le 1^{er} janvier 1991. On m'avait engagé au salaire de 30.00\$ par semaine. À l'époque, certains employés étaient payés 100.00\$ par mois et une secrétaire gagnait 2.00\$ par semaine. Le 22 août 1947, je me suis mariée à Juliette Lacroix de St-Basile de Bellechance et nous avons résidé à Lévis.

Nous avons un fils Jacques, né le 1^{er} septembre 1948, avocat, marié à Hélène Vallières le 15 mai 1976 et nous avons quatre petits-enfants: André, né le 6 octobre 1977, Amélie, née le 15 juillet 1979, David, né le 28 décembre 1980 et Anne, née le 27 janvier 1982. Nous habitons notre maison de Lévis au 5 rue Gaudin, dont nous sommes propriétaires depuis 1956.

Comme contribution à la mémoire de notre famille, j'ai publié, en 1997, un petit volume intitulé "Le Domaine ancestral des Dutoit d'Arménie", résumant l'histoire de nos origines et de la vie que j'ai connue sur la ferme. Le texte contient certains détails sur l'organisation du travail et les conditions d'existence de notre famille que je ne réitérerai pas ici. En 2001, j'ai fait un essai généalogique sur les Berrochers, famille de notre mère, de notre grand-mère, de notre arrière-grand-mère et de notre arrière-arrière-grand-mère.

Le volume sur les Dutoit a été distribué à toute ma famille, neveux et nièces, cousins et cousines de même qu'à plusieurs personnes de notre voisinage à St-Antoine. En plus, la Société des familles Dutoit à qui j'en ai remis plusieurs exemplaires l'a refaite pour ses membres.

La production sur les Berrochers était plutôt sous forme d'album et publiée en anglais également pour le bénéfice des cousins américains. L'Association des descendants de Louis Houde et de Madeleine Boucher (ILHMB 1655), venant de cette famille Berrochers, des Desmurs et de plusieurs autres en a recollé une vingtaine de pages et elle vient de publier une 2^e édition.

Enfin, en septembre 2004, est paru aux Éditions Multimondes de Ste-Foy, Québec, sous ma signature, un volume sur le mouvement des fidèles lorsque la structure de cet organisme coopératif a été transformée en organisation du type bancaire entre 1999 et 2001. Ici les dirigeants en fonction.

Le parcours scolaire

Dans les années 1920, il n'était pas question de maternelles encore moins de garderies. Pas de grands camps et pas d'autobus scolaire non plus. On commençait l'apprentissage de la lecture et de l'écriture en première année sur des ardoises, à l'âge de 7 ans révolus, dans une école confiée à une enseignante (maîtresse d'école), qui réunissait une trentaine d'élèves répartis en cinq divisions.

Le ministère de l'Éducation n'existait pas et c'était une commission scolaire formée par les paroissiens qui avait la tâche d'assurer le fonctionnement des écoles, d'engager les enseignantes, de décider de leur salaire, entre 95\$ et 125,00\$ par année et de voir à toute la logistique matérielle. La source de revenus était une taxe perçue des contribuables.

Les programmes, quant à eux, émanaient du Conseil de l'Instruction Publique, organisme comprenant principalement des évêques de la province et leur affiliation était surveillée par un inspecteur d'école dont nous recevions la visite deux fois par année. À ces occasions, on se voyait octroyer un congé, ce qui nous aidait à répondre de notre mieux aux questions qu'il nous posait.

Le curé de la paroisse ne manquait pas lui non plus de nous visiter pour vérifier notre formation religieuse et nous faisait bénéficier d'un congé à son tour.

À cause de la proximité des écoles, tous les élèves s'y rendaient à pied. La maîtresse ayant ses appartements dans l'école même, il n'était pas question de fermeture même au cas de tempête en hiver. Papa venait nous conduire et nous chercher au village, (le mémorable triangle retourné) et nous apportions notre dîner. C'était plus une fête qu'un inconvenient. -

Les heures de classes étaient de 9.³⁰ hrs à 11.³⁰ hrs, et de 1.⁰⁰ hrs. à 3.³⁰ hrs avec une récréation de 10 minutes à chaque période. Quelques fois, un événement fut, en lieu, comme le rare passage d'un des premiers avions, nous valait une détente supplémentaire. Quant au vol du dirigeable R-100, en août 1930, c'était sensationnel et mémorable mais c'était pendant les vacances.

L'école du village ou école modèle, réunissait également une trentaine d'élèves formant les 6^{ème}, 7^{ème} et 8^{ème} années, fonctionnait selon les mêmes normes. Dans l'un et l'autre cas, l'événement capital était constitué par l'examen de fin d'année et la distribution des prix, dans les jours précédant la Saint-Jean-Baptiste, le 24 juin.

En présence du curé, du président de la Commission scolaire, parfois accompagné d'un autre commissaire, et de quelques parents nous devions faire état de ce que nous avions appris et en plus nous produisiez sans un numéro de circonstance : récitation tirée des tables de la Fontaine ou autre exercice de mémoire. Ma première apparition à cet égard, à l'école d'Estevan, a été

Sébastien

Après être chargé de présenter une courte histoire intitulée "Les Jettés fumeurs", il m'a fait sortir un seul mot de ma bouche malgré l'offre de 1.00 \$ du président de la commission scolaire qui se trouvait être mon oncle Arthur Méthot, mari de Dagthilda, sœur de Jack. Seules des leçons se sont référées à la grande dévotion de la maîtresse, des autres choses et de quelques membres de ma famille, j'avais sans.

Au Collège catholique, le concept était différent. Réunis dans des classes de même niveau, l'ensemble des élèves que nous étions recevions l'enseignement de professeurs différents selon les disciplines et selon les degrés: français, anglais, dictée, latin, grec, littérature, histoire, religion, mathématiques, physique, chimie, astronomie, philosophie. Le tout était réparti sur sept ans, de l'élément latin jusqu'à la philosophie 2^{ème} année. En plus, tous les professeurs étaient des prêtres, ce qui ne manquait pas de nous impressionner, n'ayant eu que des maîtresses en charge de nos classes. Tous nous appelaient "monseigneur" et pas un ne nous tutoyait.

Les programmes étaient en ligne avec les exigences de l'Université Laval de qui émanaient les questions d'examen en rhétorique et en philosophie au cours de philosophie, constituant la classe terminale pour l'admission au baccalauréat en arts.

Un régime analogue prévalait au niveau universitaire avec des travaux fatigues et la production d'une thèse

originale en fin d'études. Étant inscrit en Sciences sociales, j'ai produit une monographie de ma paroisse natale, Saint-Antoine-de-Tilly.

Grands changements.

En jetant un regard sur les années qui se sont écoulées depuis ma naissance, on peut dire que les nouveautés se sont en quelque sorte bousculées, et ce, sur plusieurs plans. Notre famille a vécu sur une ferme familiale exploitant diverses sortes de cultures et d'élevages, nos productions n'étaient pas abondantes mais variées. Le fut le jour où les Fonds se sont garnis de résidences d'été et remplis de vacanciers. Papa avait obtenu un permis pour vendre le lait cru en bouteilles de verre d'une chopine et d'une pinte. Le prix demandé était de 0.06¢ la pinte avec la carotte chaque matin. La crème valait 0.20¢ la pinte et les patates 0.75¢ le sac d'environ 60 livres. Sur demande, on livrait ces objets à 0.15¢ la douzaine, des légumes et un poulet de temps en temps. Une fois retournée à la ville, cette même clientèle a voulu profiter de nos produits de sorte que papa se rendait toutes les semaines, le vendredi, avec la camionnette Ford et ensuite l'International, pour la livraison. Ce genre de semaine, au cours du temps, a fait place à des entreprises plus ciblées et spécialisées soit dans la production laitière, porcine, avicole, fruitière, maraîchère, production céréalière ou à des élevages de différents types.

Dans notre secteur, la pêche fluviale était saisonnière, pratiquée comme

occupation par quelques résidents des Fonds,
et les produits servaient à alimenter le
canton pour les repas du vendredi qui
était à cette époque, jour d'abstinence.
Au plan des moyens de communication,
seul le fleuve, pendant l'été, nous reliait
à la rive nord et à Québec. Le grain des
Fonds était le point d'embarquement
pour les personnes et les marchandises
qui se dirigeaient vers la ville et les
marchés. L'hiver, il fallait emprunter
le train qui partait à Saint-Hippolyte,
notre paroisse voisine, au sud.

Le chemin du rai, comme on appelait
la route de terre qui reliait les paroisses
le long du fleuve, n'était guère d'une uti-
lité locale pour des déplacements de courte
distance, toujours sans des voitures à
traction animale. C'était le même scé-
nario en hiver avec l'ajout de "balises"
pour guider les cochers par temps de neu-
drie. En cette saison, le chemin était
agréablement, à tous les 8 ou 10 arpents, orné
de "craissées" permettant à deux attelages
de se rencontrer en toute sécurité.

Après le frage en asphalte du chemin
du bord de l'eau en 1926 et l'aménagement
d'une voie carrossable sur le fort de Québec
en 1929, les choses se mirent à changer
rapidement, avec la multiplication des
camions, autobus et automobiles, de
sorte que le transport par bateau est
devenu un souvenir et le grain n'était
plus utilisé que sporadiquement par
des caboteurs et des fluviaux.

Bien que la compagnie Shawinigan Light
Heat & Power ait installé une ligne de
distribution électrique le long du chemin
du bord de l'eau vers la même époque,

cette nouvelle énergie ne se rendait pas encore chez nous, la maison étant jugée trop loin sur la côte. Papa a fait bien des démarches pour obtenir ce service et il est allé jusqu'à planter lui-même les poteaux requis au support de la ligne. Finalement, il a réussi et nous avons pu remettre les chandelles et les lampes à l'huile à partir de 1930. Pas trop loin quand même car les lignes n'étaient pas fiables et le courant manquait souvent. En plus, cette source d'éclairage assurait une meilleure sécurité que la chandelle, la lampe ou le fanal, surtout à l'étable. Pour souligner cette nouveauté, la famille et le voisinage ont offert un appareil radio à nos parents à l'occasion de leurs noces d'argent (25^{ème}) en 1931. Une machine à laver électrique équipée d'une essoreuse à rouleaux a fait son apparition dès l'année suivante.

Sur la ferme, les instruments aratoires mécaniques étaient encore les mêmes que ceux d'Egeriffe, en tout cas des renouvellements de la même technologie. Nous n'avions ni camion ni tracteur de ferme. Cependant, papa a commencé à utiliser des engins chimiques et des pesticides pour le verger. Pas question d'en mettre sur le jardin potager. À l'étable, nous utilisons le D.D.T. pour chasser les mouches, mais, à cette époque, personne n'avait encore mesuré les effets de ces nouveaux produits sur la vie des humains et sur les animaux non plus que les dégâts qu'ils pouvaient causer, à long terme, à la terre, à l'atmosphère, aux cours d'eau, aux fleuves, aux lacs, aux océans et à la nasse phréatique.

Les préoccupations à cet égard viennent plus tard avec les croisades pour la culture biologique.

Le premier changement important a été l'acquisition d'un engin à gazoline d'Antonio Huot lorsqu'il a fermé sa boutique de forge au coin de la route, dans la fondue vers 1932. C'était la boutique construite par Charles-Esprit en 1900 que papa avait achetée de ce dernier et vendue à Antonio Huot. Il l'a donc acquise de nouveau et revendue plus tard à Jos Tanguay qui l'a démolie pour construire sa résidence doublée d'une petite écurie et abritant aussi le bureau de poste, tenu au paravant par la famille de Charles Bergeron, près de l'entrée menant au Guai.

Le marché avec Antonio Huot comprenait, en plus de la boutique et de l'engin à gazoline, un petit banc de scie pour les travaux légers. L'engin à gazoline de 4 forces servait donc à actionner ce dernier appareil de même que le moulin à battre le grain et le batte-faille. Le "horse power", actionné par un cheval marchant sur un pont roulant a donc été mis de côté en attendant qu'il soit démantelé pour d'autres usages.

Un Jas de plus -

L'arrivée de la première bicyclette chez nous a marqué le début de la motorisation.

Raymond, qui avait fait à jeûne quelques temps à des travaux de vaine, avait acquis une de ces inventions de marque C.C.M., qui lui avait coûté \$5.⁰⁰\$. Elle est vite devenue populaire chez tous les garçons de la famille, quand elle était disponible. Puis, quand Raymond a voulu la vendre pour aller tenter sa chance à Montréal sur les chantiers de construction, maman s'y est

objectée formellement. Peut-être lui a-t-elle promis ou versé une compensation, mais la bicyclette est restée à la maison. L'été fait bien partie pour les commisions et au lieu d'aller conduire et chercher les vaches au pâturage à pied, on économisait beaucoup de temps. Je même pour se rendre à l'école du village pendant les mois sans neige. Adrien pour sa part en a fait son moyen de transport privilégié lorsqu'il a commencé à aller voir les filles. Même papa a réussi à maîtriser cet engin après une mémorable collision avec l'étable à double fourche au coin de la route et de l'entrée de la maison.

Après plusieurs années, pour ajouter aux revenus de la ferme, maman acceptait de recevoir en fonction deux ou trois personnes qui venaient passer l'été pour leurs vacances. À mon époque, il s'agissait de deux garçons à peu près dans nos âges, les frères Felix et Jacques Turcotte. Ils sont venus trois années de suite, 1931-32-33 et l'aîné avait aussi une bicyclette et le cadet une tricycle qui sont finalement restées à la maison pour notre plus grand plaisir.

Le vrai changement pour toute la famille, au chapitre du transport, a été l'acquisition par papa d'une camionnette Ford en 1935. Philippe, qui fréquentait l'école Adelin, sa future femme, a affirmé que le père de cette dernière avait décidé d'acheter une voiture de forme moderne conventionnelle et qu'il n'utilisait plus cette camionnette. Le marché fut conclu rapidement.

À partir de ce moment, ce véhicule, baptisé "Ford à pédales" par tous ceux qui l'ont connu ou en parlaient à été employé à toutes sortes

de travail tant sur la route que dans les champs. Cette affectation venait du fait que cette mécanique ne comportait aucun levier de vitesses. Équippée d'un moteur à quatre cylindres, elle ne comportait que deux vitesses d'avant, et une pour reculer. Pour les actionner, le conducteur n'avait que deux pédales: la troisième était reliée aux freins dont étaient garnies les roues arrière, soit sonnera, descriptif de cette caractéristique. Une fois atteinte la vitesse de croisière, environ 25 milles à l'heure, qu'il fallait atteindre 30 milles en descendant les côtes, ces pédales n'avaient plus à être utilisées, une manette située sous le volant réglait l'alimentation en carburant qui se faisait par gravité, le réservoir à essence étant situé sous le siège de l'habitacle. Cette particularité faisait en sorte que lorsque le niveau de carburant était bas, Philippe ou Raymond, qui étaient les conducteurs attitrés, jugeaient préférable de monter la côte qui menait à la maison en marche arrière. Opération compliquée pour laquelle le conducteur avait besoin d'un guide.

Le toit de l'habitacle se prolongeait jusqu'à l'arrière et les côtes étaient fermées par des tailes que l'on pouvait relever et fixer grâce à des attaches fixes au toit, par beau temps. Pour transporter les passagers, M. Rubin avait fait fabriquer deux longues banquettes amovibles qu'il installait de chaque côté de la partie arrière.

Les voyages au marché, sans la forente, à la gare de St-Apollinaire, à la messe du dimanche et aux assemblées politiques ont été facilités d'autant. C'était plus rapide et plus commode et les chevaux

Je devais me reposer de ces corvées et de
guster leur régime en plein dimanche.
En tout cas, tant qu'il n'y avait pas trop
de neige.

Comme nouveauté, cette fois c'était
fermement et, pour ma part, ce véhicule
m'a servi de laboratoire pour la con-
struction automobile.

On avait déjà eu quand même un avant-goût
de ce genre de véhicule motorisé. Vers 1928 ou 29,
Philippe, qui travaillait à Québec depuis la
fin de son cours commercial au Collège de
Benson, est arrivé en minute au volant
d'une automobile d'époque qu'il avait
achetée. Une grande voiture à deux roues,
ouverte et avec toit en toile. Les quatre
portières, demi-hauteur, pouvaient être
complétées par des toiles également avec fe-
nêtres, qui étaient installées en cas d'in-
tempéries. Nous en avons profité cette
semaine-là pour aller voir notre grand-
père à Sainte-Beuve. En une autre occa-
sion, Philippe, Raymond et Gertrude sont par-
tis en balade winter la fin de Sherbrooke.
Un brio mécanique a fait qu'un beau
jour, la voiture est restée à la maison, remi-
sée sous le pont de bois de la montée me-
nant au fenil. Par ses temps libres, Raymond
qui est toujours en une imagination créatrice
et une aptitude éprouvée a réussi à ré-
parer et à remplacer le ressort défectueux.
Du vilain gain actionnant les crochets qui
faisaient mouvoir les pistons. Il a ensuite
confectonné, de manière, une clé de
contact et a fait démarrer l'engin et,
comme première expérience de conduc-
teur, a eu la vitesse avant. Heureu-
sement il a débrayé la chaîne et s'est retournée
sans accident. Puis il a joué ce jeu plus

recommencer, lui préférant qu'il allait finir par blesser ses amis.

À l'arrivée de la crise de 1929, Philippe est tombé en chômage et est devenu travailleur sur la ferme. Avec Raymond, il s'était uni pour ce cas de désorganisation politique et contribuait à faire élire un candidat de l'Union Nationale, Maurice Pelletier, dans le comté de Estherville en 1936. Cela lui a facilité son retour à Québec pour y travailler, cette fois comme fonctionnaire de l'État.

Les années de guerre

Le 1^{er} septembre 1939, j'étais en visite à Montréal, mon premier voyage dans cette ville, avec Raymond qui possédait alors une voiture de marque Chevrolet, Philippe et sa femme Lucile Dubin. Ils s'étaient mariés le 24 juin précédent et, selon la coutume, il fallait faire le tour de la paroisse pour présenter la nouvelle mariée à la famille. Le samedi précédent, nous avions fait un premier arrêt à Joliette, puis le soir et passé la nuit chez l'oncle Charles-Eusèbe. C'est à cette occasion que ce dernier nous avait présenté le "Cahier généalogique" et demandé d'y affixer notre signature, ce que j'ai découvert plus tard avec étonnement. À Montréal, il y avait les oncles Thomas, Albert, Ernest et la tante Zuléma, sœur de défunt père de l'oncle Honorius Berrochers et Philippe Berrochers, frères de mère.

Les nouveaux mariés passèrent la nuit chez l'oncle Thomas, Raymond chez la tante Zuléma et moi-même chez le fils aîné de cette dernière, Louis-Infus Berrochers, qui était conducteur de tramways. En ce matin de la fête du travail, la nouvelle de la déclaration imminente par l'Angleterre, la France et leurs alliés contre l'Allemagne qui venait d'envahir

la Pologne, faisait la manchette des journaux et de la radio. Le 3 septembre c'était confirmé et le Canada se joignait officiellement aux alliés le 10 septembre.

Cette date a marqué le début de changements très profonds pour toute la population. Nous étions entrés dans une économie de guerre avec tout ce que cela comporte. Appel volontaire sous les drapeaux de tous les jeunes hommes célibataires majeurs, priorité donnée à la production d'armements et de munitions, engagement des femmes et des jeunes filles disponibles dans les usines de couture, de chaussures, de munitions et autres; formation d'équipes mixtes d'hommes et de femmes pour servir au Canada et outre-mer, réquisition de trains et de bateaux de toutes tailles, rationnement de denrées alimentaires comme le beurre, le sucre, ou encore la gasoline et les pneus pour tout véhicule civil.

Quand, même, sans cette période, j'ai décidé d'acheter un camion un peu plus performant. C'était un camion de deux tonnes de marque International avec double boîtier de vitesses pouvant développer une force de traction surprenante. Il n'y avait qu'une plateforme en arrière de la cabine où on pouvait installer des ridelles. Raymond a plutôt choisi de construire un habitacle fermé avec porte d'entrée latérale. Il a aussi adapté les petits bancs de la Ford pour véhiculer les passagers. Cette voiture nous a servi pendant près de quinze ans.

C'est dans ce climat que l'on a assisté à la course au mariage de plusieurs jeunes en âge d'être appelés à servir sans les forces

années. Jeup de ma génération se souvenant fort exemple de la faire aux cantonnements à Montréal à l'été 1940 et à la multiplication des mêmes cérémonies dans la plupart des provinces.

Adrien a probablement hâté son union pour les mêmes raisons, puisqu'il s'est marié en octobre 1939. Quant à Raymond, le travail qu'il effectuait pour l'oncle Ernest, aurait été reconnu comme indispensable à l'effort de guerre. En ce qui me concerne, j'avais 18 ans et l'âge de la majorité était encore fixé à 14 ans.

Mais la guerre allait me rejoindre au Collège de Lévis, avec le service militaire et, à ma majorité, j'ai dû, comme mes confrères, intégrer les rangs du C.O.T.C. pour (Canadian Officer Training Corps).

Nous avions trois séances de deux heures d'entraînement par semaine, en fin d'après-midi ou en soirée, avec tout le costume militaire y compris le maniement des armes, carabine, fusil mitrailleur et obusier. Il fallait réussir à démonter, nettoyer et remonter chacune de ces pièces sans meurer dans un temps donné. À l'été, campement à Valcartier où nous étions soumis à la plus stricte discipline de toute armée digne de ce nom. Logés sous des tentes circulaires par groupes de six, nous étions réveillés par le clairon à 6.00 hrs et devions faire notre toilette, serrer matelas et couvertures selon un rituel précis, placer le tout en ordre à l'extérieur de la tente dont on devait remonter la jupe qui descendait jusqu'à la plateforme de bois pour assurer l'aération pendant le jour. Venait ensuite l'inspection d'usage par notre officier, ou si longe, en section de garde-à-vous, le tout

avant le déjeuner à 7.30h.

Les exercices sur le terrain comprenant les tirs à la cible, la lecture des cartes topographiques militaires et surtout des marches forcées, chargées de tout notre barda y compris la carabine Lee Enfield, le sacque d'acier et la gourde indispensable.

Pour grand soleil et un terrain accidenté, il est certain que c'était un sport auquel je ne m'adonnerais plus aujourd'hui. La cantine roulante nous rejoignait quelque part sur le terrain pour le lunch du midi, 4 dix heures d'une fureur jusqu'au lendemain. Je résume a duré jusqu'à ma deuxième année à l'Université où, en mai 1945, nous avons été "libérés" et fûmes de remettre tous nos engagements à "La Majesté". La paie se levait chaque année à 15.00\$ pour les sessions scolaire et 18.00\$ pour la durée du camp. On "factore" mais de l'argent bien gagné. Le conflit, couronné par la victoire des alliés sur le front européen avait coûté cher en vies humaines, en infractions de toutes sortes mais avait surtout changé les mentalités et les modes de vie de la société canadienne et québécoise.

On peut même avancer que toute la planète a subi un choc profond avec l'explosion des deux premières bombes atomiques lancées par les U.S.A sur les villes d'Hiroshima et de Nagasaki qui marquaient fin au conflit de ce pays contre le Japon en août 1945.

Cependant, une autre révélation allait aussi ébranler les consciences de tous les peuples du monde. Les troupes alliées et celles de l'URSS, sans leur marche

de conquête des territoires allemands ont mis à jour plusieurs camps de prisonniers, détenus politiques et autres dont certains avaient servi de conversion pour l'élimination par fusillade, incinération et empoisonnement de plus de 6.000.000, de citoyens juifs, de 60.000 tziganes, de détenus politiques et même des prisonniers de guerre de différentes nationalités. Les camps étaient répartis en Allemagne, en Autriche, en Pologne et jusqu'au bord de la mer du Nord et de la Baltique. Quelques centaines de survivants seulement ont pu être délivrés.

Un procès historique a été tenu à Nuremberg en Allemagne pour juger les hauts dirigeants nazis qui avaient orchestré ces massacres. Hitler quant à lui, s'était suicidé dans son bunker le 30 avril 1945. À partir de 1945, tout ce qui s'était fait pour la guerre se trouvait maintenant disponible pour les citoyens. Les véhicules motorisés y compris le "mouvement" développé par Bombardier allaient s'élancer toutes nos routes à long terme l'année désormais. Les jeeps militaires ont été converties en véhicules tout terrain pour une foule de travaux. Les tracteurs de ferme se sont multipliés et les béliers mécaniques se sont vus confier les grands travaux de terrassement pour la construction de routes et autres, complétés par des muleuses pour la finition. Les chevaux ont été de moins en moins employés par la suite pour les travaux de la ferme.

De son côté, l'aviation a développé des liaisons interurbaines transatlantiques et transatlantiques. Au milieu des années 1950, mettant 10 à 12 heures pour

traverser l'Océan mais très tôt après, on pouvait se rendre à Montréal en une heure ou se retrouver à Paris après six heures de vol. Le Concord dont le service a été discontinué en 2005 a fini par faire mieux encore jusqu'à ce qu'il ne restait que trois heures pour transporter ses passagers depuis Londres au Paris jusqu'à New-York.

Le temps s'accélére

L'être humain étant ce qu'il est, les choses ne vont jamais aussi vite qu'il nous le fait paraître. Toutes les recherches et toutes les expériences effectuées pendant le conflit, jumelées à de nouvelles modes allaient maintenant produire un bouleversement que même les personnes les plus clairvoyantes n'avaient pas imaginé au moment de ma naissance.

Le retour à l'économie de paix s'est fait dans un climat de renouveau qui a affecté en profondeur les façons de faire, le travail, les loisirs, en somme, la vie privée et la vie publique ensemble. La capacité de production développée par les bureaux d'ingénieurs et la performance des usines jointes à des moyens de communication et de transport plus rapides ont été appliquées à fournir toutes sortes de biens et produits nouveaux en abondance, déclenchant du même coup une fièvre de consommation qui s'est amplifiée jusqu'à l'insupportabilité.

Les commerçants, petits et grands, ont inventé des comptes à paiement rapide activés par ces cartes personnelles portant une marge de crédit dont le montant était, la plupart du temps, au delà de la capacité de payer du détenteur. Les banques et autres institutions financières ont à leur tour émis ces cartes

de crédit sur une base universelle en les distribuant par la poste de façon massive, sous le prétexte de l'endettement de leurs créanciers. Le phénomène a contribué à modifier les comportements humains les plus élémentaires et à endettar nombre d'individus et de ménages au delà de leurs moyens, provoquant des situations vite devenues insolubles. Des difficultés financières se sont multipliées de sorte que le législateur a dû intervenir pour réglementer ces sortes de crédits.

Dans les années 1930, la radio s'était installée dans à peu près tous les foyers; et en plus des nouvelles elle diffusait toutes sortes de programmes de variétés, de musique, de conférences, d'informations politiques et des émissions religieuses comme le chapelet en famille. Une concurrence redoutable est apparue sous toutes les latitudes à partir des années 1950 la télévision. Présentant d'abord quelques émissions en soirée, en noir et blanc, elle n'a pas tardé à diffuser toute la journée en y ajoutant rapidement la couleur. Une des conséquences de ce phénomène a été de réunir les membres de la famille, parfois des voisins ou des amis devant le petit écran qui captait toute l'attention pour un événement sportif, une soirée, un téléroman, un débat politique ou autre au détriment des échanges sociaux auxquels on s'adonnait auparavant.

Une technique d'imagerie dite digitale ou analogique on est passé à la production d'images et de sons en mode numérique pouvant regrouper des masses d'informations transmissibles par les ondes ou par câbles.

On a parallèlement développé des appareils d'enregistrement du son et des images sous diverses formes pour usage privé comme dans les endroits publics. Aujourd'hui, les

mouvements des citoyens sont castés par des appareils de ce genre dans les rues de la plupart des grandes villes, les transports en commun, tenues ou aériens, les magasins, les établissements financiers, etc.

Le cinéma, de son côté, à l'instar de son concurrent télévisuel, a délaissé le film en noir et blanc pour le polychrome, installé des écrans géants et même proposé des productions en trois dimensions que la clientèle peut visionner à l'aide de lunettes spéciales. Pour les personnes qui n'aiment pas se retrouver dans des salles obscures, est arrivé, au cours de la dernière décennie, le cinéma maison. Un écran à cristallin liquide ou au plasma, tout vous avez le choix de taille, jumelé à un système de lecture et de haut-parleurs haute fidélité vous présente le film de votre choix (que vous pouvez louer ou acheter dans les boutiques vidéo), pour le visionner dans votre salon, le tout enregistré sur bande magnétique ou un disque numérique que de la taille d'une petite soucoupe qui peut durer jusqu'à deux heures et demie, parfois plus. L'industrie des loisirs auditifs s'est étendue au champ des enregistrements qui sont faits des grands disques de 78 tours, en ébénite, que l'on faisait tourner sur un gramophone mécanique aux disques en vinyle de 33 tours et ensuite aux disques compacts avec toutes sortes d'appareils de lecture, électriques et électroniques, de plus en plus petits, jusqu'au baladeur à piles pour disquettes ou cassettes que l'on peut glisser dans sa ceinture ou un de ses poches avec des écouteurs sur les oreilles. Pour ce qui est du téléphone, on est passé des boîtes à manivelle et des cordons coï-

rés de façon manuelle par des opérations
aux appareils à cadran avec axes d'inert, en
suite à touches digitales avec rendez-vous en
cas d'absence de l'occupant pour en venir, dans
les années 1970 et suivantes, aux téléphones
cellulaires que l'on glisse dans son sac
ou sa veste rendant le porteur apte à com-
munique avec qu'il veut des fois n'importe
quel site grâce à des intermédiaires que
l'on a mis en orbite autour de la terre
constituant un réseau de satellites artificiels.
Lespace et le temps ne finissent plus de se rétrécir.

L'appel du ciel.

Les ingénieurs en aéronautique avaient dé-
veloppé des expertises qui les poussaient à pro-
duire des appareils toujours plus performants
les uns que les autres. Puis, en 1957, un é-
vénement imprévu venait secouer notre plané-
te, placer sous les chercheurs sur un pied d'é-
galité et ouvrir l'ère de l'exploration spatiale.

Dans la nuit du 4 au 5 octobre de cette année-là
qui avait déclaré "Année géographique internationale", l'U-
nion soviétique mettait en orbite le premier
satellite artificiel. Il s'agissait d'une sphère
en aluminium de 58 centimètres pesant 84
kilos (environ 185 livres), propulsée par une fa-
sée mise au point par un ingénieur au nom
de Korolev au-delà de l'atmosphère terrestre
à une vitesse de 28,000 kilomètres à l'heure.
Le premier visiteur de l'espace qui sonnait
des "beeps" à intervalles réguliers avait été
baptisé "Sputnik".

Quatre ans plus tard, en 1961, le même pays
réussissait un tour de terre en orbite par
vol habité. Yuri Gagarine devenait le pre-
mier astronaute de tous les temps.

La fièvre des américains a été soulevée vi-
goureusement et ils ont accéléré leurs ef-

général dans cette course à la conquête de l'espace. Pour rattrapper leur concurrent, ils réunirent à envoyer deux hommes, Neil Armstrong et Buzz Aldrin, marcher sur la lune le 19 juillet 1969. Ils en ont profités le 21 juillet, et le 24, leur capsule amerrissait dans l'océan Pacifique pour être récupérée par un croiseur de l'armée américaine.

Au tournant des années 1957 à 1960, les américains avaient aussi lancé des satellites dans l'orbite de la terre dans le cadre de leur programme visant à se poser un jour sur la lune. Papa était venu nous rendre visite à Reims à cette époque et son pronostic était à l'effet qu'ils ne pourraient jamais réussir car, disait-il, si le bon Dieu a créé la lune ce n'est pas pour que les hommes s'amusent avec. Il est décédé en octobre 1962 et n'a donc pas été témoin de l'événement sur cette terre.

Toutes ces recherches scientifiques ont été rendues possibles grâce au développement de l'informatique, cette technologie du traitement des connaissances et des données par des moyens électroniques.

Le cœur de ce concept est un ensemble de mémoires et de programmes de différentes natures regroupés dans un équipement que l'on appelle un ordinateur. Le premier que j'ai vu avait été monté par la compagnie National Cash Register à son siège social de Dayton en Ohio. Il occupait une pièce mesurant environ 30 pieds sur 40 pieds et il était isolé dans une cage de verre climatisée.

Un corridor en faisait le tour et les visiteurs ne pouvaient voir que des masses de fils et des îlots d'ampoules de différentes tailles et de différentes formes ou con-

contraient l'énergie électrique pour permettre à l'appareil d'accomplir les tâches que les opérateurs lui commandaient au moyen de cartes perforées interprétées par un lecteur optique. C'était au milieu des années 1950. Aujourd'hui, cette technologie a franchi, en l'espace de quelques années, des étapes plus importantes que ce que l'on avait connu jusque là même au point de la chambre et de l'invention de la roue. Grâce à ces circuits miniaturisés et imprimés, certains appareils en sont réduits à la taille d'un agenda de poche, pouvant effectuer des millions d'opérations par seconde.

Puis, on est entré dans l'âge de la cybernétique et avec le développement de réseaux Internet, l'information est transportée de façon quasi instantanée d'un côté à l'autre de la planète. L'ordinateur est répandu dans les écoles pour l'apprentissage des élèves, il fait fonctionner des robots, il gère des programmes de comptabilité, le change financier, l'équipement et l'inventaire, les appareils ménagers et il a même pris charge du fonctionnement électrique et mécanique des voitures automobiles. Pour identifier une défaillance, le technicien du garage introduit un lecteur dans une fiche convenue dans le tableau de bord et il reçoit immédiatement la réponse à son diagnostic. Au 31 décembre 2006, un ancien collègue de travail a bien voulu me véhiculer à Québec pour une rencontre entre amis. La voiture qu'il conduisait était munie d'un petit écran, environ 5 pouces par 4 pouces, qui affichait la carte et des noms des routes et des rues par lesquelles nous sommes passés. C'était un G.P.S. pour "Grand Touring".

system". Cet appareil recevait les signaux d'un satellite placé en orbite et nous indiquait de façon correcte la position que nous occupions sur le territoire et nous montrait, au fur et à mesure, les voies à emprunter pour nous rendre là où nous voulions aller. Une carte de voyage électronique.

Les programmes d'exploration de l'espace ont continué de s'aventurer dans d'autres domaines avec des retours sur la lune et d'autres véhicules jouant à quitter l'orbite de la terre et ne venant y atterrir après leur mission.

En 1971 de l'espace, une navette réutilisable. Avec le temps, les pays engagés dans ces explorations ont décidé d'entreprendre, en collaboration, la construction d'une station spatiale en orbite dans l'espace, alimentée en énergie par des panneaux solaires et habitée par des techniciens et des chercheurs pour des séjours qui peuvent durer jusqu'à six mois, selon les circonstances. Les équipes se relaient grâce aux navettes qui les véhiculent à l'aller comme au retour.

On a pu photographier la terre dans toutes ses parties et en tirer des cartes pour la mettre à jour de notre géographie traditionnelle. Par la suite, ce fut la mise en orbite d'un télescope de grande taille, le 25 avril 1990, baptisé "Hubble" pour observer les autres planètes qui nous entourent et l'ensemble du ciel. Sans le filtre de notre atmosphère, il est devenu possible d'avoir des images plus nettes et plus détaillées et scruter les confins de toute la Galaxie.

Mais tout cela ne s'est pas réalisé sans rencontrer de défis et s'accompagner de tragédies.

Les oeuvres humaines n'étant pas infail-
libles, le 28 janvier 1986, la navette Challenger

avec son équipage de 7 personnes dont une citoyenne ordinaire qui était enseignante, a littéralement explosé lors du décollage. Une autre tragédie est survenue le 14 février 2003, mais cette fois au moment du retour, à la rentrée sans atmosphère terrestre, le bouclier thermique de la navette Columbia s'est désintégré. Aucun survivant non plus. Des fautes techniques de maintenance ont été identifiées comme responsables des défaillances des appareils en cause.

Entre temps, des sondes ont été placées sur la planète Mars et d'autres lancées sans l'espace interstellaire qui recueillait pour le bénéfice de la recherche scientifique, toutes sortes d'informations sur la composition des poussières qui voyagent sans l'infini, sur l'intensité de la lumière émise ou réfléchie par les différentes étoiles et planètes. On a toujours le goût et l'appétit de l'inconnu et une nouvelle navette, *Discovery*, a décollé au début de juillet 2001 pour rejoindre la station spatiale et procéder au changement des équipages.

Le projet dont on parle maintenant est d'établir une base permanente sur la lune qui constituerait un nouveau site de lancement et éviterait les inconvénients de franchir le mur de notre atmosphère à l'aller comme au retour. Cette période a toutefois été marquée par un phénomène qui a pris une certaine proportion dans l'opinion publique. De différentes sources sont parvenues des nouvelles à l'effet que des vaisseaux extraterrestres qu'on a baptisés "soucoupes volantes" visitaient différents points de notre planète. Des objets volants non identifiés (OVNIS), à ce que l'on en a dit, se rapportent à des visites

ses incursions en défiant les lois physiques élémentaires qui régissent notre univers. Dans quelques cas, des humains auraient été enlevés par des êtres venus d'une planète ou d'une autre de l'espace pour des périodes variant de quelques heures à quelques jours. Un de ceux-là, à son retour sur terre, Claude Morillon, citoyen français, s'est même défendu comme un chagré de l'objet de la part de ces êtres en une de ses caractéristiques d'implantation parmi nous.

L'industrie cinématographique n'a pas manqué d'exploiter ce filon en présentant des fictions sur la traversée des étoiles pour aboutir aux fameuses aventures de S.T. de Steven Spielberg.

Cette saga, comme celle de l'exploration de l'espace se continue et il est à souhaiter qu'une autre plume puisse raconter, dans le présent cahier, le suivi d'une étoile commencée au 20^e siècle. -

Les grands événements

À partir des années 1960, des manifestations à dimension internationales se sont tenues au Québec et au Canada avec l'assistance des deux gouvernements.

Dans la perspective du centenaire de la Confédération canadienne, le sénateur Joseph Trépanier, qui revenait de l'Exposition Internationale de Bruxelles, a joué pour un déplacement comme celui-là pour souligner cet anniversaire aux yeux du monde. Il a communiqué avec Sarto Fournier, maire de Montréal, et tous les deux, en 1968, ont pris contact avec le Bureau des Effortions Internationales pour amener les dirigeants de cette organisation à choisir Montréal pour l'édition de 1969.

Dans un premier temps, c'est Maccou qui
 avait été retenue. En 1962, Jean Tréjeau, le
 nouveau maire de Montréal, est revenu à
 la charge et a finalement eu gain de cause.
 L'Exposition universelle de 1967 avait
 lieu à Montréal. Cette initiative placée
 sous le thème de "Terre des Hommes" a
 donné lieu à de grands travaux d'infra-
 structures dont la construction d'un métro
 pour desservir les citadins et relier les
 visiteurs directement au site de l'Expo.
 Les tonnes de terre et de roc produites
 par les excavations, ajoutées aux millions
 d'autres puisées dans le fleuve Saint-Laurent,
 ont été utilisées pour doubler la superficie
 de l'île Sainte-Hélène, y aménager de la
 des dunes et pour créer une deuxième
 île à l'ouest de celle-ci, en face de Montréal.
 Baptisée île Notre-Dame, elle faisait plus
 d'un mille de long sur 3/4 de large.
 Elle est devenue le site où les cent vingt-
 sept pays participants à l'Exposition ont édifié
 leurs pavillons, chacun avec sa spécificité
 et sa coloration culturelle. Elle est reliée au
 centre ville par le pont de la Concorde, lui-
 aussi construit spécialement pour l'occasion.
 Dans la partie est, on avait installé les
 restaurants, différents manèges et autres
 divertissements s'adressant à une clien-
 tèle plus jeune. Cette section fut baptisée
 "La Ronde". Plus de cinquante millions
 de visiteurs, venus de tous les horizons,
 ont saisi cette exposition et apprécié le
 contact avec les présentations et les particu-
 larités des différents pays présents.
 C'est dans ce contexte que s'est produit le
 fameux incident diplomatique provoqué
 par la déclaration du général Charles de Gaulle,
 alors président de la France, lorsque, sur balcon

de l'Hotel de Ville de Montréal, il a lancé à la fin de son allocution: "Vive le Québec libre!". Il n'en fallait pas plus pour que le gouvernement canadien annule sur le champ sa visite à Ottawa et l'invite à reprendre immédiatement le chemin de son pays. Nous reviendrons un peu plus loin sur cet événement qui fait encore peser les coûts à assumer pour cette Exposition étaient partagés à raison de 50% par le gouvernement fédéral, en vertu de son programme du centenaire, 35% par le gouvernement du Québec et 15% par la ville de Montréal. Sur les 285 millions investis, on a dit que les retombées économiques ont produit plus que ce que l'on avait dépensé et que les revenus excèdent.

A l'occasion de l'Expo 67, les Caisse populaires des jardins avaient obtenu l'exclusivité de dispenser, sur tout le site de l'Exposition, les services financiers requis tant par les exposants que les visiteurs. Une caisse spéciale avait été créée à cette fin, dont j'étais membre fondateur. Pour la première fois au Canada, toutes les opérations étaient traitées en temps réel par informatique en vertu d'une entente provisoire avec la compagnie Burroughs. Plus tard, dans les années 1970, la conversion de toute la comptabilité des caisses au traitement informatique sera faite avec la technologie de la compagnie I.B.M.

Le fin reste de cette Exposition, en termes physiques, se résume au Jardin botanique de la France où on a installé le Jardin de Montréal, le Jardin géodésique construit par les États-Unis, les attractions de la Ronde comme, Jeux de divertissement et les Logements d'État 67. Après la démolition des pavillons, on a aménagé

une piste pour les courses automobiles et un bassin pour les compétitions d'arc.
 Comme on s'en doute, avec la mise en opération du métro, les tramways ont été supprimés et le transport de surface confié à des autobus.

En la suite on a mis en branle la tenue des jeux olympiques d'été à Montréal en 1976. Des investissements encore très importants ont été effectués pour l'aménagement des sites adéquats: un Parc olympique sans état de la ville avec stade, piscine, vélodrome et quartiers pour les athlètes; bassin olympique dans l'île Notre-Dame et autres installations à Bromont pour les compétitions équestres. On vient de nous annoncer, en mai 2006, 30 ans après l'événement, que l'on avait fini de payer la dette encourue pour toutes ces installations. Là également, l'achalandage a été à la hauteur des attentes.

Puis, en 1984, survient un événement inédit: la visite du Souverain Pontife. Pour la première fois de l'histoire, le successeur de Jésus à la tête de l'Eglise catholique mettait les pieds dans notre pays. S.S. Jean-Paul II, un cardinal d'origine polonaise, premier pape chrétien de hors de l'Italie de plus 400 ans, avait été désigné par le conclave des cardinaux tenu en octobre 1978 pour occuper le siège apostolique de Rome, suite au décès subit de son prédécesseur, S.S. Jean-Paul I, au début de septembre. Il avait, depuis le début de son pontificat, déjà effectué plusieurs voyages dans différents pays dont se Pologne natale, mais c'était sa première visite au Canada et la première visite de tous les temps d'un pape chez-nous, et ce malgré l'attentat dont il avait été victime, Place Saint-Pierre, le 13 mai 1981. Il avait

été gravement blessé par balles et son agresseur était un jeune turc, Ali Agca, accomplissant un mandat des services secrets soviétiques sous le patronage d'un réseau de mafieux, selon ce que l'on en sait maintenant. Les Soviétiques redoutaient l'influence sur leurs politiques d'un pape polonais, d'après alors sous leur juridiction. -

Arrivé à l'aéroport de Québec le 9 septembre, il a été reçu par le Gouverneur Général du Canada, Madame Jeanne Sauvé à l'épique, parce que le pape est également le chef de l'État du Vatican, le plus petit état du monde. Il a visité quelques villes canadiennes où des rassemblements importants avaient été organisés et il est reparti le 21 du même mois.

Il est revenu en 2002 à l'occasion de la tenue des Journées Mondiales de la Jeunesse à Toronto. À chaque occasion et sous toutes les latitudes, les fidèles marquent par leur présence un grand nombre leur appréciation lors que le successeur de Pierre les rencontre dans leur propre pays pour défendre à tous son message de foi, d'espérance et de paix.

En 29 ans de règne, Jean-Paul II, qui pouvait s'exprimer dans une quarantaine de langues, a parcouru un million de kilomètres dans près de cent voyages qu'il a effectués dans toutes les parties du monde; en tout, il est demeuré en dehors du Vatican l'équivalent de deux années. Il est décédé le 2 avril 2005. Un cardinal allemand, Joseph Ratzinger a été désigné par le pape pour lui succéder le 19 avril suivant sous le nom de Benoît XVI. Est ensuite arrivé le 11 septembre 2001 où des terroristes arabes ont réussi à détourner quatre avions des lignes régulières américaines pour s'attaquer à des symboles du pouvoir de ce pays. Les deux tours

du World Trade Center ont été détruites et le Pentagone a subi des dommages considérables sous l'impact de ces avions. Le deuxième appareil avait en pour cible la Maison Blanche, mais les passagers ont contrecarré le plan des pirates et il s'est écrasé en dehors des zones habitées, dans la région de Pittsburg. A fait des dégâts matériels sans précédent, ce sont surtout les pertes en vies humaines qui sont à déplorer et le choc moral sur la population américaine comme sur l'opinion mondiale. Il s'en est suivi des représailles envers les pays soupçonnés, l'Afghanistan et l'Irak, opérations qui sont toujours en cours au moment où ces lignes sont écrites. Les cérémonies suivantes sont maintenant en préparation. Il s'agit de la célébration en 2008 du 400^e anniversaire de la ville de Québec par Samuel de Champlain en 1608. De son côté, l'Eglise canadienne prépare en même temps un longios eucharistique qui sera tenu dans le cadre de ces fêtes. On a déjà annoncé que la messe de clôture de ce longios sera présidée par le Souverain Pontife en personne. Il me semble important de rappeler ici qu'à l'occasion du 300^e, en 1908, le Gouvernement du Québec avait organisé un grand banquet auquel avaient été invités les descendants des familles souches qui exaltaient encore le lat d'origine. C'est dans ces circonstances que j'ai pu m'en remettre, avec d'autres, une médaille commémorative. Une illustration en a été reproduite dans le volume que j'ai publié en 1999 sur le "Nomaine ancestral des Grotan d'Amérique". Cette médaille fait partie des archives de la famille qui sont conservées par Serge Grotan.